

sera des intentions, on lui prêtera des attitudes... autant d'infamies; mais le mensonge fera son chemin et personne n'osera prendre la défense de l'absent et exiger des précisions. On laisse ainsi calomnier sans écoulement des hommes propres et probes alors qu'on serre la main à la fripouille avérée qui, faisant partie du groupe, sait à l'occasion faire ami, pour être toléré, auprès de ceux qui jouissent d'une certaine influence.

Cela n'est particulier à personne mais commun à tous les partis; c'est une manifestation de l'esprit grégaire qui met en lutte l'individu contre la société, et que seule l'éducation sera capable dans les temps à venir de corriger. En attendant cette lutte continue « le sombre et mystérieux drame se jouant sans interruption, tenant sans relâche l'affiche de l'histoire ».

En tête-à-tête avec lui-même l'individu essaie de s'illusionner. Il y arrive. Sa conduite est inspirée souvent de considérations pratiques, il n'engage pas le présent, car il est lâche, afin de se ménager l'avenir. L'homme est pris dans un cercle infernal qui l'amène graduellement à l'égoïsme, à l'amoralisme malgré qu'il affiche des préoccupations morales qu'on son for intérieur il méprise puisqu'il n'en tient aucun compte.

Parmi les révolutionnaires et ceux notamment qui se disent anarchistes, il y a deux types à distinguer : le type ouvrier et le type intellectuel — celui qui vient des classes élevées.

Le type ouvrier est fréquent; c'est lui qui fournit le plus gros contingent à l'élément révolutionnaire et cela se conçoit. L'ouvrier ne possédant rien, ne jouissant d'aucune considération, d'aucun privilège dans la société actuelle est rejeté fatalement dans une opposition systématique. Il a intérêt à grossir les rangs des révoltés.

Son ignorance lui fera souvent rejoindre le parti dont la démagogie est la plus grossière et où les vérités qu'on y sert sont les plus élémentaires. L'ouvrier, qui voit plus loin que les bons députés ou les bons patrons va à l'anarchie où il trouve un aliment à ses préoccupations morales et philosophiques. De cette évolution d'une mentalité orientée vers le mieux l'on déduira sans crainte de démenti que l'ouvrier qui va vers l'anarchie s'élève, il acquiert de la volonté et parfois de l'intelligence. En tout cas il développe d'une façon certaine son individualité.

L'individu qui vient des classes élevées n'obéit pas aux mêmes mobiles que l'ouvrier. Dans son affirmation d'anarchisme, il perd le bénéfice matériel de ses connaissances. Lui il ne monte pas, comme son frère ouvrier, il descend, il va au peuple. Il abandonne la route dorée de l'existence à laquelle il pourrait prétendre pour obéir à un impératif moral pour lui catégorique. Venu aux idées de révolte et de justice par la philosophie, par le savoir, cet homme est perdu pour le milieu qui l'a éduqué et qu'il abandonne en connaissance de cause. La courbe de son évolution est inverse de celle de l'ouvrier.

L'ouvrier anarchiste est un effet du capitalisme alors que l'intellectuel anarchiste c'est la connaissance unie au sentiment; c'est la raison raisonnée au service de la justice. Sa conversion à cet idéalisme procède d'une mentalité altruiste, qui se rencontre assez rarement, et d'un désintéressement indiscutable — ce qui est assez rare aujourd'hui pour être noté. L'on doit donc accueillir cet homme avec toute la délicatesse et la cordialité possibles. En se détachant de son milieu initial il fait preuve d'un héroïsme méconnu et l'on doit d'autant mieux le reconnaître que ceux qui viennent à nous sont peu nombreux.

Souvent l'ouvrier prend l'intellectuel qui vient à lui pour un bourgeois. Mais les bourgeois, eux, qui connaissent la valeur destructive de l'idée le tiennent pour un homme dangereux, pour un Anarchiste. Il est le désorganisateur des forces autoritaires, il sème le doute, et par là oriente les esprits vers un monde égalitaire.

... Il ouvre sa voie à l'humanité.

BERNARD ANDRE.

(1) E. de Roberty, *Frédéric Nietzsche*, p. 145.

La Répression

Notre camarade Paul Celton a été arrêté jeudi dernier et conduit à la prison de la Santé pour y accomplir une peine d'un mois de prison, encourue alors qu'il était gérant du *Libertaire*, et au moment de l'affaire Sureau et Vinzetti.

Notre ami a été mis au régime politique.

Nos Conférences

Samedi 6 octobre

à 21 heures, au n° 6 rue Lanneau (derrière la rue des Ecoles, métro St-Michel)

Grande conférence

par G. YVETOT, ex-secrétaire de la C. G. T. sur

LE SYNDICALISME ET L'ETAT

P.S. — Les camarades assisteront nombreux à cette conférence qui sera des plus intéressantes.

Samedi 13 octobre

à 21 heures, 163, bd de l'Hôpital (métro Italie)

Conférence

par DAUDE BANGEL sur la coopération

LES GRÈVES DU NORD

Charges de cavalerie des cognes et de la garde républicaine mobile, rassemblements de plus de six personnes interdits, droit de réunions limités. Bourses du travail surveillées, arrestations pour entraves à la liberté (!) de la jeunesse, condamnations féroces : voilà le lot des exploités, des opprimés, des pauvres. Par contre, du côté du Consortium des voleurs, dans le repaire des magnats de la laine, du lin et du coton, il y a toutes sortes de moyens formidables : presse menteuse et machiavélique, entreprise de fausses nouvelles, autos, T. S. F., etc...

La bataille est engagée. Les prolétaires du textile, les mines folotes des peignages et de la filature, les mi-tuberculeux des préparations, des retarderdes, des tissages, des teintures, des apprêts sont sortis de leurs bagnes pour conquérir de haute lutte les 10 sous d'augmentation nécessaires à leur végétative existence.

Depuis toujours le patronat est préparé à la résistance mais, en ce moment il a établi des batteries solides pour vaincre dans le sang ouvrier toutes tentatives de sérieux affranchissement. Mais du côté de la plebe, a-t-on mis tout en œuvre pour triompher dans ce conflit ?

Le Centre de l'industrie textile se trouve à Roubaix-Tourcoing, mais en ce moment la grève est limitée aux localités suivantes : Halluin, Roncq, Werwicz, Comines, Bousbecque : quasi générale.

Armentières, Linselles, Houplines, Quenoy-sur-Deule et les environs de Lille : Hellemmes, Lomme, Marcq et Mons-en-Bareuil : partielle.

Chaque perturbation sociale est un enseignement. Les causes qui font agir les affamés nous échappent parfois. Cette bataille nous réservera bien des surprises et déjà nous pouvons voir que les résultats ne sont pas précisément en raison directe de la propagande faite pendant de nombreuses années.

(On nous communique.) « Va-t-en-Ch !... Blanques-zorelles !... C'est une véritable gogeuze. Pour insulger les roubaixiens et les tourquennois à descendre dans la rue, on a fait venir de Paris un haut-parleur très connu sur place et chez les Sarrasins ; parce qu'on connaît le dévouement constant des prolétaires de Roubaix à la cause d'émancipation sociale, on a cru bon d'annoncer à grands fracas le jaune de 1910 ; parce qu'on a vu leur abnégation, en 1921, allant parfois jusqu'à se nourrir d'épluchures de pommes de terre et de berlot, on leur a infligé le spectacle public d'un pantin de la trahison venant leur prêcher ce qu'il n'avait pas osé faire quand il était exploité du rail. Pourquoi tant d'honneurs ou tant d'indignités ?

« Ce fut un tollé général contre ce rou-

« fin, ce regard, ce magdal, cette blan-

« ques-zorelles, cette jaunisse person-

« liée. »

UN CHASSEUR DE RENARDS

(De notre courrier toujours.)

« Comme la belle-mère assassin. »

« L'exemple le plus parfait des exploités

« roubaixiens, le prototype des Jésuites av-

« rieux de l'industrie lainière, c'est la

« vieille toupie de Lannoy, la digne moitié

« de Guillaume Lefebvre, la ruine bigote

« jadis vouée à Deblor et actuellement

« contre-dame à la Centrale d'Haegenau. »

« Son spécimen de ladrerie se retrouve

« à de nombreux exemplaires chez les

« Mote de la démagogie politicienne : chez

« les Wibaux des lois sclératées ; chez les

« Lepoutre de la confession obligatoire ;

« chez les Toulemonde de la pudibonderie

« anti-némalthusienne ; chez les Fouan,

« les Terlynck, les Roussel, les Lemaire,

« les Browayes, les Tiberghien, les Charles

« Six, etc... »

« Dix sous d'augmentation ! mais

« sabrez-nous donc toute cette canaille. »

« Et ils ont comme exécuteur de basses

« œuvres, l'individu le plus abject, le cor-

« rupteur le plus tenace, l'être le plus qu'

« voque, la fripouille la moins élégante : le

« cochon de Ley du Consortium Textile

« patronal roubaixien. »

« Désiré Ley-Marie Lefebvre ou Marie

« Lefebvre-Désiré Ley, l'une à Haguenau,

« l'autre à Roubaix. Ah ! nous plaignons

« les pauvres illégaux de la recluse, quand

« notre beau Désiré aura attrapé ses 10

« ans de centrale pour toutes les manigan-

« ces qu'il exerce contre les travailleurs

« de notre contrée trop laborieuse. Mal-

« fait, sont toujours, et prévôt éventuel, en fera-

« t-il descendre des pauvres copains au

« militard »

« Si, en dépit des menées de tous les partis

« étatiques, les prolétaires arrivaient à mettre

« les gouvernants dans l'impossibilité de faire

« la guerre, offensive ou défensive, ce n'est

« pas seulement une catastrophe qu'ils évite-

« raient au monde, ce serait encore et surtout

« une telle preuve de leur puissance, une telle

« démonstration de leur capacité d'agir qu'il

« serait bien difficile que la société autoritaire

« y survécût longtemps. »

« Et qu'à l'ancienne formule des accepta-

« tions résignées : « il faut des maîtres, il faut

« de la misère, il faut de l'obéissance, cela a

« été substitué ainsi, cela sera toujours ainsi »

« se substituera la conviction née de l'action :

« Nous savons agir sans maîtres, nous

« pourrions nous donner bonheur et liberté si

« nous voulions. Et pourquoi ne le ferions-

« nous pas ? »

« A ce moment la transformation sociale

« sera bien près d'être accomplie. »

« Les amis de Germain Nord. »

Le But et Le Chemin

— Vos idées sont assez belles, accorde celui-ci d'un petit ton condescendant. J'ai beaucoup de sympathie pour elles en principe. Mais dans la pratique que voulez-vous qu'on en fasse ? Vous voyez bien que la « masse » n'est pas du tout disposée à les accepter ni à les réaliser. Croyez-moi il faut tenir compte des faits et des gens et vivre avec son temps.

Et il s'en va là-dessus, satisfait de sa haute sagesse.

Il y a un peu de vrai dans ce que dit ce cher ami.

La majorité de nos contemporains ne nous approuve pas. Et pour diverses raisons et sous diverses influences les « masses » sont encore bien loin de nous.

Mais cela ne prouve pas qu'il n'y a rien à faire.

Cela prouve plutôt qu'il y a beaucoup à faire.

Etre de son temps... Soit.

Mais il y a la manière.

Il y a ceux qui sont de leur temps pour imiter ce qui s'y dit, ce qui s'y fait, ce qui s'y porte. Il y a ceux dont le grand souci est de « faire comme tout le monde » et de suivre la foule.

Et puis il y en a d'autres. Ceux qui ne cherchent pas leurs goûts ni leurs convictions dans des journaux de modes.

Ceux qui sont de leur temps pour lutter contre lui en ce qu'il a de mauvais et préparer la voie à un avenir meilleur.

Les « masses » les fameuses « masses », eh bien ! elles sont ce qu'elles peuvent. Elles sont ce que les ont faites les laides conditions de vie, la sinistre éducation et toute l'ambiance sociale.

Si nous nous prenions pour des aristocrates, nous les mépriserions. Si nous étions des démocrates, nous les flagornerions.

Il y a là des hommes, voilà tout, et qui ont les mêmes besoins et les mêmes souffrances que nous. Nous avons eu la chance de nous trouver sur la trajectoire des idées libératrices alors qu'ils sont captifs encore des préjugés qu'on leur a inculqués.

Notre époque offre à ce sujet un phénomène qui peut sembler déconcertant au premier abord.

Tout ce qui s'est passé d'effroyable et de honteux depuis quatorze ans aurait dû, semble-t-il, susciter la plus naturelle des révoltes, le plus justifié des dégoûts contre les principes et les partis d'autorité. On avait pu juger l'arbre à ses fruits, à ses fruits les plus odieux.

Force est bien de constater que ce sursaut ne s'est pas produit. La guerre a au contraire tout empoisonné de son influence délétère et contre laquelle il n'avait point été réagi.

Presque tout de notre époque, dans la psychologie comme dans l'économie s'explique par ce qui s'est passé pendant ces années tragiques.

Nous payons cruellement les lâchetés, les abandons et les reniements retentissants de ce temps-là.

Et c'est en somme assez logique.

Aujourd'hui, cuivée l'ivresse sanglante il nous est permis d'espérer un réveil et un renouveau. Et il nous faut y travailler.

Faire connaître nos idées d'abord. En toute netteté, sans vains ménagements ni fausse habileté. En ces temps de confusion plus que jamais cela est nécessaire.

Mais la propagande théorique, si indispensable soit-elle, n'est pas seule nécessaire pour transformer les mentalités.

Ce ne sont pas seulement les intelligences qu'il faut atteindre, mais les sensibilités et les volontés.

Car ce qui transforme le plus les hommes ce sont leurs propres actions.

Lorsque des militants sont attachés à l'abjecte répression internationale, lorsque par l'action ouvrière quelques avantages sont conquis sur le patronat, ce ne sont pas seulement les résultats immédiats, c'est encore et surtout la force morale qu'ils donnent à ceux qui les ont obtenus, le sentiment de ce qu'ils peuvent obtenir avec de l'union et de l'initiative.

Si, en dépit des menées de tous les partis étatiques, les prolétaires arrivaient à mettre les gouvernants dans l'impossibilité de faire la guerre, offensive ou défensive, ce n'est pas seulement une catastrophe qu'ils éviteraient au monde, ce serait encore et surtout une telle preuve de leur puissance, une telle démonstration de leur capacité d'agir qu'il serait bien difficile que la société autoritaire y survécût longtemps.

Il y a donc un chemin qui mène à notre but.

C'est celui par lequel se développent les libres initiatives individuelles ou collectives, en révolte contre toutes les formes de l'autorité. C'est celui selon lequel se forment des mentalités nouvelles.

Et comme ce sont les intérêts les plus directs des hommes, leurs sentiments les plus naturels et les plus spontanés, que les pousseront dans ce chemin, comme ils seront amenés à le prendre s'ils veulent éviter les désastres qui les menacent, nous avons quelque raison d'espérer que c'est ce chemin qu'ils prendront.

Et qu'à l'ancienne formule des acceptations résignées : « il faut des maîtres, il faut de la misère, il faut de l'obéissance, cela a été substitué ainsi, cela sera toujours ainsi » se substituera la conviction née de l'action : « Nous savons agir sans maîtres, nous pourrions nous donner bonheur et liberté si nous voulions. Et pourquoi ne le ferions-nous pas ? »

A ce moment la transformation sociale sera bien près d'être accomplie.

EPSILON.

PROPOS d'un PARIA.

Les partis politiques préparent activement les élections cantonales; aussi les afficheurs de M. de Kérilis ne chôment pas. Ils viennent de placer sur les murs de Paris et surtout de sa banlieue une affiche intitulée: « Pourquoi j'ai quitté le parti communiste » et illustrée, — si l'on peut dire — du portrait de l'un des fondateurs des Jeunes Communistes, le sieur Laporte que nous avons bien connu pour l'ardeur qu'il déployait à défendre les professionnels de la Révolution dans le journal L'Avant-Garde.

Après être devenu une « huile » importante du parti bolcheviste, délégué à Moscou, courrier secret et dispensateur des « fonds de propagande », c'est-à-dire après avoir bien vécu de l'exploitation de la révolution ouvrière, en bon chevalier d'industrie révolutionnaire le Laporte a fait brusquement volte-face et a mis au service de la réaction bourgeoise, les renseignements qu'il avait recueillis au cours de ses pérégrinations dans les divers postes qu'il occupa. Il a même réuni en un livre, intitulé: « Les Mystères du Kremlin » ses souvenirs sur les principales vedettes du « parti des masses », sur ses relations avec des émissaires plus ou moins voilés et répandant à profusion des sommes fantastiques auxquelles il se garda bien de toucher mais dont se gorgèrent un tel, un tel et encore tel autre.

Comme tout renégat, — mais est-ce bien un renégat? — le sieur Laporte n'a même pas la reconnaissance du centre. Nous en connaissons d'autres, qui, actuellement au parti bolcheviste n'ont pas agi d'une façon différente, vis-à-vis de leurs anciens camarades d'idée.

Je reconnais qu'il est utile, voire nécessaire pour la gent camélobesque, de donner des gages aux nouveaux amis que l'on se fait au gré des conversions aussi successives qu'intéressées. Et quelle preuve plus convaincante d'attachement à son nouveau parti que de trahir dans la boue ceux avec lesquels on était lié la veille par la manifestation publique de tendances analogues!

Il faut bien dire aussi que, la plupart du temps, le renégat est copieusement méprisé même par ses nouveaux amis ou maîtres, et qu'il n'est le plus souvent toléré et subventionné que tant que sa trahison peut amener l'eau au moulin de sa nouvelle organisation.

On ne peut pas, quels que soient nos divergences fondamentales avec le parti bolcheviste ne pas mépriser un Laporte. On ne peut, sans se salir soi-même, se servir, seraient-elles l'expression de la vérité de ses soi-disant révélations.

Et je m'étonne que pour la séance de rentrée au Club du Faubourg, Léo Poldès ait cru devoir faire un sort et mettre en discussion la collection de rapports de police intitulée les Mystères du Kremlin, laquelle devrait rester à l'usage exclusif du Kérilis et de sa bande foreuse et cafardeuse. — R. Mualdès.

NOS ECHOS

PROBLEME... DE CLASSE

On n'ignore pas que la bourgeoisie, devant la menace révolutionnaire, a dressé tout un plan de défense et qu'elle réalise rapidement et systématiquement l'accroissement de ses forces de police.

Pour loger celles-ci, notamment la gendarmerie mobile, on construit de nouvelles casernes. A ce propos, l'Humanité note avec une satisfaction non dissimulée qu'il est piquant de constater que deux municipalités socialistes de la banlieue : Aubervilliers et Drancy, se sont empressées de rechercher l'honneur de voir s'élever sur leur territoire ces monuments démonstratifs de la barbarie moderne.

Mais, cela, c'est de la chinoiserie politique. Ce n'a pas de sens.

Nous aimerions assez envisager le problème d'une façon bien plus positive.

Ces casernes, même destinées à loger des gendarmes, ça ne pousse pas tout seul. Ça se bâtit. Et pas avec l'aide des gendarmes. Avec le seul concours, par le seul travail des ouvriers.

Ce qui serait vraiment piquant, ce serait d'établir une statistique établissant la proportion d'ouvriers révolutionnaires qui auront participé à l'érection de ces bâtisses, qui auront contribué à ce travail antisocial et antirévolutionnaire au premier chef.

VERITE EN DEÇA...

Les grandes manœuvres de la tricolore armée française, nous l'avons dit d'après l'immuable Humanité, c'est une abomination. Mais les grandes manœuvres de la rouge armée bolcheviste, ce n'était point... la désolation.

Lors de celles-là, le grand journal des masses, avec la plus légitime raison, n'a point manqué de souligner l'imbécile décision du grotesque Painlevé, qui n'avait rien trouvé de mieux, certainement pour aider au rapprochement franco-allemand, de faire dévorer « ses » grandes manœuvres... en Rhénanie et de les ridiculiser par sa présence. Mais où, dans quelle contrée, avaient eu lieu les grandes manœuvres russes ? Mystère...

La camarade Cachin, qui revient de l'abaisse, de l'usage, quoi! nous renseigne. En Rhénanie, nous dit-il. Au nez et à la barbe de la Pologne, pour lui faire la nique, plus précisément.

La Pologne de Pilsudski, certes, est belliqueuse. Elle cherche noise aux Soviets. Mais elle trouve à qui parler, scrognant-guénou. La Pologne a déjà provoqué divers incidents. Mais, nous apprend Cachin, « nos camarades de l'Union soviétique ont forté-ment mar... l'importance de ces incidents lorsque hier encore, le commissaire à la guerre Vorochilov s'est rendu à Kiev pour clore les manœuvres d'Ukraine ».

Comme quoi le camarade commissaire ferait un beau sujet de pendule avec ce pauvre Painlevé.

Mais, au fait, le geste de Painlevé en

Rhénanie, l'Humanité appelle cela une provocation — et c'en est une, flagrante ! Comment appelle-t-elle celui de Vorochilov en Ukraine, commenté clairement, et sur ordre sans doute, par Cachin ?

SUR LA « COLLINE »

Et là-haut sur la colline... Poincaré, accompagné par d'illustres hommes de guerre, glorifia l'ex-président de la Ligue des Patriotes, le journaliste revanchard de l'Echo de Paris, l'homme qui, avec un joli mouvement de menton, envoyait joyeusement à la boucherie les enfants des autres — le sien étant soigneusement préservé, — en entonnant le chant célèbre: « Allez, enfants de la Patrie ».

Par ces temps de « Pacte Kellogg » et « de locarnisme », Poincaré ne pouvait décemment parler du chauvin Barrès, aussi se borna-t-il à glorifier l'écrivain et son compère en Académie.

Qu'en vienne maintenant nous dire que Poincaré n'est pas pacifiste!

L'ENNEMI DES LOIS...

Puisque nous parlons de l'écrivain Barrès, citons donc ce passage du chapitre liminaire de son livre « L'Ennemi des lois ».

« Eh bien! notre malaise vient exactement de ce que, si différents nous vivons dans un ordre social imposé par ces morts, nullement choisis par nous-mêmes. Les morts! ils nous empoisonnent. Ah! quand nous les descendons au cimetière, que ne pourrions-nous placer, dans leurs bras glacés les dangereux trésors que leurs mains viennent de laisser choir! Donner des préjugés aux enfants, c'est, n'est-ce pas, toute l'éducation ? »

Or, n'y a-t-il pas plus anglant préjugé que le patriotisme ?

FINIES LES VACANCES...

Pour ceux qui ont eu la chance d'en avoir, bien entendu. Car nombreux sont les prolétaires qui n'ont pu prendre les quelques semaines de repos et de grand air nécessaires après de longs mois de surmenage.

Quant aux rupins, aux pensionnaires de Cornuché, ils rentrent pour s'approprier à repartir pour une villégiature hivernale. Lisez donc ces impressions de rentrée parues dans un journal de midi :

La rentrée à Paris procure une seconde sensation : celle de revoir enfin des gens qui travaillent, des hommes qui vont à leurs bureaux ou des midinettes qui vont à leurs ateliers. Car enfin, prendre des bains de soleil sur la grève comme des phoques, puis manger en dansant, ou danser en mangeant comme des possédés de la danse de Saint-Guy, et finir la journée en jouant au baccara jusqu'à trois heures du matin, je veux bien que ce soit amusant, que ce soit même reposant, mais le spectacle d'hommes sérieux et de femmes respectables qui ne font que cela pendant des semaines finit par vous procurer un léger agacement, un léger remords. A-t-on le droit de se reposer tout cela ?

Pourquoi pas, puisque toutes les jouissances des riches ne sont permises que par la lâcheté des pauvres.

BAGNES D'ITALIE

L'île de San Stefano est à sept kilomètres de Naples; elle ne possède qu'un seul moyen de liaison avec le monde des vivants : un petit bateau qui, deux fois par semaine en été, une fois en hiver, ravitaille en aliments, — et quels aliments ! — les détenus, et transporte de nouvelles victimes humaines dans ce sombre pénitencier.

Comme si la barbarie et l'atrocité de la construction et la disposition de la prison n'étaient pas suffisantes par le nouveau Code pénal, on sévit contre les condamnés par la « segregation cellulaire ».

Le brigand Musolino, homme d'une trempe d'acier, après deux ans de « segregation » est devenu fou. Bresci, l'anarchiste qui tua le roi Umberto, prévoyant le

A TRAVERS LE MONDE

La Chronique internationale

D'une façon générale, et à moins qu'il n'y soit directement intéressé, le Français est assez peu enclin à s'occuper des grands problèmes internationaux.

La vie économique, intellectuelle et sociale des autres peuples arrive rarement à solliciter son attention.

Et lorsqu'il condescend jusqu'à discuter sur les pays étrangers et sur l'influence exercée par eux sur l'évolution du monde, il en parle avec une sorte de dédain, tout comme s'il traitait de choses secondaires, sans importance.

Est-ce sa faute ?

Oui, parce que l'esprit faussé par une géographie universelle économique et politique incomplète et déformée — combien ont lu Reclus ? — et plus encore par une histoire de France d'un nationalisme aussi étroit que ridicule, il n'a pas une vision bien nette de la position réelle occupée par son pays par rapport au monde moderne, et aussi parce qu'il ne cherche pas à réagir contre cette fausse éducation, donnée pour lui faire accroire que sa patrie a conservé dans le monde cette place d'honneur, conquise par les précurseurs de la grande Révolution et les hommes qui la réalisèrent, place de laquelle le grand historien anglais Macaulay écrivait : « Depuis la Révolution, la France exerce sur l'humanité un empire tel que la République romaine elle-même n'atteignait jamais le pareil. Car, lorsque Rome dominait politiquement, elle était, dans les Arts et les Lettres, l'humble disciple de la Grèce. La France avait sur les pays qui l'entouraient, à la fois la supériorité que Rome avait sur la Grèce, et celle que la Grèce avait sur Rome. Les Français devenaient rapidement la langue universelle, la langue de la société élégante, la langue de la diplomatie. »

En sommes-nous encore là aujourd'hui ? Qui donc oserait soutenir sans se couvrir de ridicule, que la pensée et la langue française ont présentement, sur les pensées et les langues étrangères, une quelconque supériorité ?

De nos jours, chaque peuple possède des penseurs et des savants qui trouvent dans leur langue la force d'exprimer de solides et généreuses idées. Le français semble, au contraire, pencher vers une anglicanisation si exagérée qu'il ne saurait prétendre être toujours la langue pure et parfaite, seule capable de traduire les philosophes, les érudits et les diplomates retors !

Mais y a-t-il en France des minorités moins renfermées dans leurs préjugés nationaux, dans leur méconnaissance du monde ?

Pas précisément. D'un côté, les bourgeois — inévitables excoquins misés à part — estiment largement suffisante une éducation bien française, et ils ne tracent pas leurs enfants pour leur faire sérieusement étudier la vie et la langue des autres peuples qui leur demeurent généralement inconnues.

Pensez donc, pourquoi chercher à connaître et à comprendre « ces sales Boches » qui sont nos ennemis et ne font qu'un total d'une centaine de millions ! Et les Espagnols qui, joints aux Américains latins, ne sont que cent cinquante millions, tout juste bons à s'occuper de corridos ! S'ils arrivent à étudier un peu l'Angleterre, les Etats-Unis et leur langue, c'est encore moins par utilité que par chic, par snobisme. On est un vrai fils à papa qu'à la condition de baragouiner quelques mots d'anglais.

De l'autre côté, les organisations politiques et ouvrières, et par voie de conséquence leurs adhérents, n'ayant pas à s'occuper du problème de l'émigration, estiment avoir suffisamment fait en libérant leur conscience, pour des raisons de doctrine, par une adhésion de pure forme à un organisme international dont la vie ne parvient pas souvent à les intéresser.

Ainsi, France et Français seulement, telles semblent les uniques préoccupations de la quasi-unanimité des habitants de notre pays.

En est-il de même partout ? Non, heureusement.

Ouvrez n'importe quel journal étranger : vous serez frappé par la place consacrée au mouvement international.

Les journaux américains, du nord comme du sud, impriment des pages entières sur ce qui se passe chez nous. Ces gens-là, connaissant absolument toutes les expériences de tout ordre faites ici, en tirent chaque jour d'utiles et précieuses enseignements.

Mais en France, exception faite pour les Etats-Unis, dont le colossal nous écrase, et dont on importe tout ce qu'il y a de mauvais seulement, combien sont-ils, ceux qui sont susceptibles de tirer quelques profits des efforts et des résultats acquis par les Américains du Sud, par les Mexicains notamment, qui, résistants aux impérialistes yankees, tentent périodiquement une révolution communiste et libertaire, et non pas désordonnée, comme beaucoup le croient ?

Puisque, aussi bien, l'intérêt bien compris de l'homme est de connaître la planète qu'il habite, planète dont les remous peuvent l'écrabouiller, il faut arriver à intéresser notre compatriote par ce qui se passe hors de chez lui.

D'ailleurs, la science, qui a rendu le globe esclave de l'homme, abattra bientôt les frontières que nos ancêtres ont arbitrairement dressées. Une oreille attentive en perçoit déjà les craquements. Les besoins de l'homme moderne deviennent si complexes et si impérieux que, même les peuples et les races qui veulent se détruire, sont obligés de s'en aider.

Mais si des découvertes et des inventions merveilleuses ont déjà été réalisées, beaucoup d'autres, dont nous ne pouvons pas même soupçonner l'importance, feront demain plus encore, et les rapprochements deviendront tels, même entre les peuples et les races les plus dissimilables, qu'ils imposeront une langue universelle, tout comme il existait des mœurs, des coutumes, une harmonie universelle.

Cela n'est pas de l'utopie ; cependant, nous n'en sommes pas encore là.

Que faire en attendant ?

Nous appesantir sur le mouvement, sur les problèmes mondiaux.

Et pourquoi ? Dans quel but ?

Pour interpréter du point de vue anarchiste les événements et faits, toujours mal connus du public français, parce que falsifiés, défigurés par des feuilles d'informations qui ne sont, en vérité, que des feuilles de propagande au service de groupes opposés ;

Pour aider, dans la mesure de nos forces, à se libérer les peuples et les races encore asservies par d'autres ;

Pour permettre à chacun d'acquiescer sur le plus grand nombre de pays possible les connaissances indispensables pour les juger à leur propre valeur.

Pour tâcher de tuer l'esprit de supériorité nationale en vertu de laquelle le français se considère comme un être supérieur.

Pour suivre de plus en plus près la bataille terrible que se livrent dans l'univers entier, sous des aspects différents, une classe contre l'autre.

Le Libertaire ne nourrit pas la prétention d'atteindre totalement ces multiples objectifs.

Trop faibles sont ses moyens et trop peu nombreux ses collaborateurs !

Qu'importe ! Quand même il s'attelle à la besogne, courageusement.

Pour parfaire l'œuvre entreprise, il fait appel à la collaboration de ses nombreux lecteurs disséminés un peu partout à travers le monde.

Soyez-en persuadés, cette conjugaison des efforts, d'hommes de tous pays et de toutes langues, pour atteindre un but commun, permettra de rendre plus efficace la lutte implacable et soutenue que les anarchistes de partout mènent contre les guerres en préparation, les dictatures sanguinaires et le capitalisme spoliateur et assassin, et aussi contre tous les gouvernements, tous obstacles obscurcissant et barrant la route qui conduit vers cette universelle, harmonieuse et fraternelle collaboration, prédictée par les anarchistes pour un jour pas très lointain.

FERANDEL.

La rationalisation sur le plan économique et moral

La rationalisation est à l'ordre du jour. Et tandis qu'elle pénètre petit à petit toutes les grandes industries — elle est déjà généralisée dans l'industrie automobile — le patronat et ses suppôts essaient par des promesses alléchantes qu'appuient le mirage du paradis ouvrier américain d'y faire consentir les travailleurs le plus docilement possible.

Fort heureusement il y a longtemps que l'ouvrier conscient a compris le sens véritable de cette organisation rationnelle du travail en régime capitaliste. Déjà avant la guerre, en 1913, ce système mis en application lors de la grève des usines Renault, rencontrait une juste défiance dans les milieux ouverts.

On parlait alors de taylorisme ou de chronométrage, l'essor de cette nouvelle méthode ayant été donné par les études de l'ingénieur américain Taylor, dont le premier ouvrage « Organisation scientifique des usines » venait de paraître en France.

Depuis, le système s'est perfectionné. Des additions ont été apportées. Emerson, Ford et d'autres l'ont doté d'adjonctions nouvelles et c'est cet ensemble de méthodes fortes d'une expérimentation bientôt demi-séculaire, qui est en train de devenir le nouveau mode d'exploitation du capitalisme.

La rationalisation revêt des formes multiples ; ses applications sont des plus variées. Aussi serait-il trop long de les énumérer ici en détail. Bornons-nous donc à en envisager, sur le plan général, les manifestations les plus courantes et les résultats immédiats.

Tout d'abord la standardisation. Visant à employer une moindre variété de types, là où cela n'offre pas d'avantages évidents, elle a étendu la fabrication en série et transformé peu à peu l'outillage. Or la technique industrielle, qui est loin d'avoir atteint ici le perfectionnement qu'elle possède aux Etats-Unis, n'offre actuellement aucun profit à l'ouvrier. Au contraire l'extension du machinisme élimine, avantageusement pour l'employeur, le matériel humain. Témoin les chargeurs et déchargeurs automatiques en fonctionnement dans les grands ports et dont l'apparition a ému la corporation des dockers. Plus de la moitié de ces travailleurs se trouvent en effet réduits au chômage du fait de leur remplacement par la mécanique.

Est-ce à dire que l'invention de ces machines soit néfaste ? Il serait absurde de le prétendre. Le tout est une question d'adaptation. Une diminution de la journée de travail avec maintien du salaire maximum réduirait facilement le problème. Mais nous sommes en régime capitaliste...

La rationalisation apparaît d'autre part dans la concentration industrielle et la formation de trusts qui éliminent progressivement les petites industries en se les incorporant. Tout contact si lointain pouvait-il être, se trouve de ce fait totalement supprimé entre le patron et son salarié.

Aujourd'hui l'ouvrier ne sait pas le nom ou plutôt les noms de ses exploités ; il ne connaît pas leurs revenus même approximativement. Il ignore le plus souvent le montant du capital de l'entreprise que son travail fait vivre, le nombre des actionnaires et les dividendes versés à ceux-ci. Les représentants du patronat auxquels il a affaire ne sont que des subalternes transfuges de leurs intérêts de classe.

Les grandes firmes en se généralisant rendent donc plus dures les luttes de re-

vendications ouvrières parce qu'elles peuvent leur opposer les forces infiniment plus résistantes d'un capital solidement organisé.

Aussi est-ce dans les vastes établissements que la rationalisation s'applique le plus intensivement, avec le travail à la chaîne et au chronométrage.

Il s'agit de fournir le maximum de rendement dans le minimum de temps.

Devant l'encombrement des marchés le capitaliste pour s'assurer des débouchés, doit baisser son prix de vente et en conséquence — afin de ne perdre aucune part de plus-value — diminuer son prix de revient. Produire plus et à meilleur marché. Voilà le mot d'ordre de la lutte pour la concurrence. Mais celui qui aura à subir les conséquences de cette production intensive sera naturellement éternellement exploité.

Dans leur souci d'endormir les craintes que la rationalisation fait naître dans la classe ouvrière, les économistes à la solde du capital prétendent que les diverses catégories de producteurs seront mieux rémunérées. La réalité s'avère tout autre. Néanmoins le mirage abuse encore un trop grand nombre de travailleurs pour qu'il ne soit pas inutile d'y insister.

A la nouvelle méthode de production intensive et centralisée correspondent donc de nouveaux modes de salaires, « plus avantageux » pour le travailleur, émanent à l'unisson des intéressés. Raisons simplistes qui ne résistent pas à l'examen. Le salaire à l'heure tend en effet à disparaître pour faire place au travail aux pièces ; quand il subsiste, c'est sous forme de salaire fixe toujours insuffisant auquel viennent s'ajouter les primes ou le boni.

Le salaire le plus répandu est le salaire différentiel aux pièces. Une étude préalable fixe le temps nécessaire à la production d'une unité. Ce temps deviendra le temps de base ou temps-étalon. Il est étudié selon les méthodes préconisées par Taylor, c'est-à-dire soit par la décomposition du travail en ses éléments et le chronométrage de ceux-ci, soit d'après l'étude faite par un spécialiste placé dans des conditions exceptionnelles de laboratoire. Si l'ouvrier effectue le travail proposé en un temps plus court que le temps de base son salaire sera supérieur au tarif habituel, dans le cas contraire il sera inférieur. Ce mode de paiement ne permet jamais de calculer le salaire à l'avance, les règles de calcul pour les primes variant d'une industrie voire même d'une usine à l'autre. Tactique doublement habile de la part du patronat : d'une part elle empêche tout contrôle de la part du salarié et d'autre part entretient ainsi entre les travailleurs des rivalités et des haines qui les empêchent de s'unir contre leurs communs exploités.

En tous cas le boni n'équivaut jamais au sur-effort fourni par l'ouvrier pour effectuer son travail en un temps plus court. A cet effet l'examen de la règle Rowan, la plus généralement appliquée dans le système des primes est convaincant. Le salaire ainsi compris correspond au fixe de base plus un pourcentage en rapport avec l'économie réalisée ; en rapport en effet mais jamais en égalité. Il serait même plus exact de dire que le pourcentage égale le rapport de la différence entre le temps attribué et le temps réellement passé. Car si l'ouvrier arrive à doubler sa production il ne doublera jamais son salaire.

Si par exemple le temps attribué est 50 heures, le temps passé 25 heures, le pourcentage sera de $50 - 25 = 25$ ou $25/50$ du

50
salaire fixe. Admettons un salaire fixe de 5 francs l'heure. L'ouvrier touchera $25 \times 5 = 125$ francs, plus la prime, soit $125 \times 25 =$

100
31 fr. 25. Si le salaire était doublé, il devrait toucher 250 francs alors qu'il ne touchera que 156 fr. 25.

Les chiffres employés pour cet exemple sont naturellement théoriques. Dans la pratique d'ailleurs, il est extrêmement difficile pour un ouvrier de doubler sa production, à moins de fournir un effort épuisant qu'il ne pourra continuer longtemps et après une prospérité éphémère le rejettera dans l'armée des sans-travail.

Il est pourtant exact que, dans une certaine mesure, le patronat a lui-même intérêt à augmenter les salaires de sa main-d'œuvre. Il élève ainsi le pouvoir d'achat de l'ouvrier élargi par suite le champ de la consommation. Par exemple, Ford paye des salaires élevés à une partie de son personnel, ce qu'il récupère en recrutant parmi celui-ci une nombreuse clientèle. Moyen habile aussi que celui qui consiste à créer chez le prolétaire des besoins étendus, voire même factices afin d'avoir à y fournir. D'autant plus que cela contribue à l'embourgeoisement d'une partie de la classe ouvrière.

A ce sujet il est bon de rappeler aussi le rôle puissant et néfaste joué par l'actionnariat ouvrier. Le travailleur devenu actionnaire est assez naturellement enclin à négliger ses intérêts de classe au profit de l'intérêt général de l'établissement auquel un titre l'attache. Ainsi il acceptera de faire des heures supplémentaires, il consentira même parfois à une diminution de salaires pourvu qu'on la lui fasse croire nécessaire à l'amélioration de l'entreprise.

La partie liée avec le capital et sa mentalité se transforme en conséquence.

Ce facteur n'est pas à négliger et l'expérience américaine est là pour donner à réfléchir aux prolétaires européens.

(A suivre.) LUCILE PELLETIER.

Makno à l'hôpital

Notre ami Makno supporte actuellement les conséquences des graves blessures qu'il reçut à différentes reprises lors des événements ukrainiens. Frappé par les balles des Denikine, Wrangel et aussi par celles de l'Armée Rouge, Nestor Makno supporta les pires souffrances avec courage. Aujourd'hui, il vient de subir une opération douloureuse au pied, elle fut rendue nécessaire pour l'extraction d'une balle dumdum.

Nous sommes heureux de pouvoir annoncer la réussite de l'opération et de tout ce que Makno a subi et qu'il trouve ici l'expression de nos sympathies ardentes.

DANS LE JARDIN D'AUTRUI

L'opposition communiste et les déportations en Russie

Sous une rubrique modestement intitulée « Correspondance », nous trouvons dans *La Lutte de classe* une bien suggestive controverse à propos des déportations en Russie. Pour bien situer le débat, nous devons tout de suite préciser que *La Lutte de classe*, fondée par les dissidents du groupe « Clarté », qui ont lâché le « mystique » Barbusse, comme ils l'appellent, est une revue communiste d'opposition au dementiel fort bien présentée, d'un intérêt indéniable et dont les études sont conçues d'une façon très objective. Ajoutons encore, sans plus tarder, que le caractère de cette revue, sa ligne politique pour employer le langage bolcheviste, est plus particulièrement trotskiste.

Donc, la controverse qui retient notre attention se rapporte aux déportations en Russie et est provoquée par une réponse de Parjanine à une critique parue dans *La Lutte de classe* concernant sa traduction du roman de I. Babel, *Cavalerie rouge*. Nous devons tout d'abord rappeler à ceux qui l'auraient oublié ou qui l'ignoreraient, que Parjanine est cet imbécile vaniteux et pontifiant qui, maniant la férule littéraire ou dramatique dans *L'Humanité*, pour le plus grand dommage de l'esprit des lecteurs d'icelle, a très rarement, peut-être même jamais, trouvé un seul livre ou une seule pièce digne d'éloges sans restriction si ce livre ou cette pièce n'était point d'inspiration communiste. Ce « jugement » est proprement absurde et ridicule, car il n'apporte qu'une preuve : celle du servilisme parfait de son auteur.

Glissons sur la partie purement littéraire — hors de notre sujet — de la controverse et, avec *La Lutte de classe*, ne nous arrêtons à celle-ci que pour ce qu'elle souligne le rôle des communistes dans la crise du parti bolcheviste :

Un fait, parmi quelques autres, caractérise selon nous, dit-elle, la situation politique en U. R. S. S. : ce sont les déportations des communistes. Le régime de dictature bureaucratique, si bien utilisé par Staline, aboutit à ceci : dix années après la Révolution d'octobre les révolutionnaires les plus marquants du mouvement communiste en Russie (et dans l'Internationale) sont privés de travail, emprisonnés ou déportés. Chacun de nous sait que cet état de choses est un signe caractéristique, tout à fait net, du cours profond des événements en U. R. S. S. Sans quoi on ne se mettrait tellement en frais pour étouffer la chose. Nous disons que la politique désastreuse qui aboutit à de tels résultats peut être défendue par ceux qui en profitent, par ceux qui en sont les principaux responsables et que nous combattons, mais nous disons aussi que ceux qui, en connaissance de cause, se solidarisent avec ces politiciens, devront aussi être impitoyablement dénoncés et combattus.

Certes, on ne peut faire d'autre grief que celui d'être trop naïfs, aux malheureux bougres qui puisent leurs « renseignements » à la source empoisonnée des publications officielles du parti, dont les « membres ne peuvent pas être informés », justement parce qu'on déforme systématiquement la vérité à leurs yeux ». Mais aux autres ? A ceux qui, tel le Parjanine, savent assez égaré pour ne pas point d'épithète assez élogieuse pour fustiger leur écurie à la honte de sportulaires.

D'ailleurs la question dépasse de beaucoup leur vilénie. Elle dépasse même singulièrement le cadre que lui assigne *La Lutte de classe* qui se morfond sur « l'ensemble et la dégradation » de l'Internationale communiste. Ce n'est plus seulement du cas des déportations des seuls communistes en Russie qu'il faut débattre, mais il convient de poser dans toute son ampleur le problème de la répression en Russie.

Ce problème, il est resté sans solution depuis plus de dix ans, depuis les premiers jours de la Révolution d'octobre, et depuis dix ans nous l'avons posé. Depuis dix ans nous nous élevons contre toute la répression qu'ont subie en Russie les révolutionnaires non communistes. Et aujourd'hui que les communistes opposants sont à leur tour victimes de la répression de leur propre parti, nous protestons avec une égale loyauté contre les mesures abominables dont ils sont l'objet.

Qu'un Trotsky, un Radek, un Rakowsky et tant d'autres qui furent incontestablement les leaders et les animateurs de la Révolution bolcheviste soient aujourd'hui, pour délit d'opinion, les victimes de cette révolution, c'est odieux et insupportable à la raison, surtout à celle des communistes d'opposition. Mais la situation des révolutionnaires non bolchevistes, privés de travail, emprisonnés, déportés, exilés, n'est pas moins odieuse, pas moins insupportable à la raison, simplement humaine, et plus choquante encore à la raison révolutionnaire.

Puisque *La Lutte de classe* a posé la question, on la doit traiter à fond, cette rubrique dit-elle, pour une fois, s'écarter de son objet.

Que les communistes officiels soient complices, par leur silence ou leurs ambiguïtés, du sort que subissent en Russie les opposants communistes, nul ne le conteste. Mais ce qui est vrai pour les officiels est vrai également pour les opposants. Ceux-ci, en se préoccupant seulement de la répression qui atteint leurs amis et en ignorant, en taisant celle qui frappe les révolutionnaires d'autres écoles, ne se rendent-ils point, à leur tour, complices de cette répression, n'en portent-ils point la responsabilité ?

Nous répondons : si, dans le présent et même dans le passé, car les opposants russes de l'heure ont été naguère orthodoxes et eux aussi ont pratiqué alors ou laissé s'exercer la répression. De même que leurs partisans d'aujourd'hui et de demain dans les autres pays, y compris en France, approuvaient tout ce qui se faisait en Russie, tout, jusqu'à la répression sévissant contre les socialistes révolutionnaires, les syndicalistes et les anarchistes non ralliés au bolchevisme.

Les opposants communistes savent pertinemment qu'en réduisant le problème de la répression en Russie aux seules proportions du cas des déportés communistes ils contribuent sciemment à ne pas « dire toute la vérité » à ne pas « exposer les faits sans réticence », à ne pas « éclairer la conscience ouvrière ». De plus ils se ren-

dent compte qu'ils diminuent les chances de leur propre succès en ne liant pas le sort de leurs amis à celui des nôtres.

Mais la question est trop morale pour que nous leur proposons un marché. La prochaine livraison de *La Lutte de classe* ne peut manquer de nous apporter, spontanément, sans avoir pris le mot d'ordre, la preuve qu'existe chez elle comme chez nous un sentiment profond et véritable de solidarité révolutionnaire.

Jadis, le seul mot de Sibérie faisait vibrer de haine et de colère tout cœur d'homme et de révolutionnaire. L'horreur qu'il soulevait n'a pas peu contribué à la chute du tsarisme. Aujourd'hui, la Sibérie, souillée à nouveau par les crimes qui s'y commettent au nom de la Révolution et qui déshonorent la Révolution, pourrait bien devenir le tombeau du bolchevisme. Elle pourrait aussi, si les révolutionnaires honnêtes de toutes tendances et de tous pays le voulaient, être la terre où se lèverait l'aube de la résurrection révolutionnaire.

LE LISEUR.

CEUX QUI S'EN VONT

Nous apprenons avec regret la mort, après une courte maladie, de notre vieux compagnon Emile Boucher, qui fut à nos côtés en de nombreuses occasions.

Que son fils, notre ami René Boucher, et les siens, trouvent ici l'expression de notre sympathie dans le malheur qui les frappe.

EN PROVINCE

TOULOUSE

Assez de mensonge

Lors de la réunion donnée par notre camarade Lazarevitch à Toulouse, salle des Jacobins, le grand P. C. envoyait un de ses salariés pour apporter la contradiction à notre ami et le sort désigna le citoyen Sémât, secrétaire de l'Union Régionale Unitaire d'Albi. Pendant une heure celui-ci vint soutenir les accusations les plus mensongères contre nos malheureux camarades russes, essayant de les salir par des détails de droit commun et vanter à la fois le bon régime implanté là-bas, où les ouvriers sont, paraît-il, dans le vrai paradis.

Après une réponse élogieuse de Lazarevitch, il se cavala honteux au milieu de ses fanatiques et lorsque le camarade président voulut lui accorder la parole une seconde fois comme convenu au début pendant 1/4 d'heure pour répondre à notre ami, ce fut un refus formel qui marqua clairement de quelle façon ce profiteur de révolution fut désarmé, et lorsqu'on lui demanda de fournir quelques explications sur le sort des prisonniers russes : etc. notamment sur les anarchistes « car il faut dire aussi qu'il avait fait partie du pèlerinage officiel avec le rénégal Colomer », sa réponse fut celle-ci :

« Colomer viendra dans quinze jours à Toulouse et vous renseignera. A ce sujet, lui n'a visité que les prisons, quant à moi, j'avais autre chose à m'occuper et je ne sais rien des prisons. »

Colomer fit comme la montagne et ne vint jamais.

C'est pour cela peut-être que le Sémât en question croyant que nous avions oublié ses paroles et étant obligé de rendre du travail pour le salaire qu'il touche, a essayé de repartir à la charge contre les anars, dans la « Voix des Travailleurs », qui ne touten plus rien ; nous envoie trois tartines soignées, lui qui n'a pas visité les prisons vient nous parler des prisonniers, mais il fait parler Schumacher au début, car il dit : « Moi je suis communiste et on n'ajouterait pas foi à ce que je pourrais dire quelque exact. »

Mais ensuite dans le 2^e et 3^e article c'est lui qui parle, lui qui avait été envoyé le bas au nom de son syndicat pour visiter seulement les usines et la statue de Lénine et qui n'avait pas, de son propre aveu, visité une prison, tente encore les mêmes insultes contre ceux qui ne veulent pas se plier sous le joug des bourgeois bolchevistes. Alors, les salles et réunions, les permissions, le soviét des prisonniers, la section du Secours Rouge des prisonniers, rien n'y manque. Toutes ces fausses possibilités et imaginaires ne sont, en réalité, que des trompe-l'œil. Nous vous connaissons suffisamment déjà pour nous permettre de douter de votre sincérité, mais le clou des articles, c'est que l'on nous annonce sur le même journal, que Sémât nous parlerait, la semaine prochaine, de ses relations avec les anarchistes russes, mais la semaine après, faute de place, l'on renvoyait à l'autre et voilà un mois que ça dure : aurez-vous bientôt fini, tartufes et menteurs, de tromper ainsi les travailleurs, avez le courage d'avouer que vous êtes avec les bourgeois !

Contre les victimes ! A. MIRANDE.

Notre meeting de Saint-Martin-du-Touch

Le groupe anarchiste de Toulouse s'était déplacé vendredi dernier à Saint-Martin-du-Touch pour parler de notre malheureux camarade Vial, détenu au bagne quoique innocent. Devant un public très attentif, nos camarades Mirande et Tricheux exposèrent ce qu'était en réalité l'affaire Vial, le long calvaire de notre ami, son innocence en ce qui concernait l'affaire du vol. Après que le président eut engagé les auditeurs à se faire partout les propagandistes de l'affaire Vial, une de nos camarades de Toulouse chanta, puis la séance fut levée. Une collecte fut faite à la sortie. En résumé, bonne réunion pour Vial. Une autre réunion eut lieu dimanche à Muret ; public très restreint, les jeunes socialistes tenant un congrès. Après exposé de nos deux camarades l'ordre du jour suivant est adopté :

Ordre du jour

Quelques travailleurs de Muret, réunis salle des Anciennes Ecoles, après l'exposé des camarades Mirande et Tricheux, se déclarent solidaires de la campagne entreprise par le groupe de Toulouse en faveur de Vial et s'engagent à se faire les propagandistes de l'affaire Vial et à exiger sa libération.

Groupe anarchiste-communiste de Toulouse

Samedi 6 octobre à Colomiers

Grand Meeting public

Salle du Café de la Mairie, à 21 heures (heure légale). Sujet traité : « Un innocent au bagne, Affaire Vial. Orateurs : Tricheux, Mirande. »

LA VIE DE L'UNION

COMMISSION ADMINISTRATIVE

SEANCE DU 24 SEPTEMBRE

La lecture de la correspondance et l'étude des nombreux projets qu'elle contient ont occupé presque entièrement la dernière C. A.

Il ressort de lettres de province que la vie dans laquelle nous nous engageons est bien la bonne. En tout cas, les groupes et les individualités adhérentes ou non à l'U. A. nous le montrent et nous priment de persister dans le même chemin.

Comme il nous est instantanément demandé à ce que le Libéraire entretienne ses lecteurs de la vie si variée de la province, la Commission Administrative accepte. Toutefois, elle tient à ce que cette rubrique donne satisfaction non seulement à ceux qui nous feront parvenir la matière nécessaire à sa confection, mais aussi à tous les lecteurs ; un camarade de la région parisienne va donc se mettre en correspondance régulière avec des militants anarchistes de tous les coins du pays, et sur les données de ses correspondants il publiera chaque semaine une tribune provinciale étoffée, diverse et vivante.

Pour ce qui concerne l'extérieur, il est décidé la même chose, à la demande de camarades « étrangers ». A travers le monde, dès la semaine prochaine, contiendra des renseignements, des enseignements aussi, sur le mouvement social à l'étranger (révoltes, grèves, etc.), et sur les idées purement anarchistes.

Un différend très sérieux, qui semble d'ailleurs à des heurts personnels qu'à des différences sur l'application de la doctrine, divise actuellement la fédération du Midi.

Nous essayons d'atténuer ces déchirements fratricides ; comme nous n'y sommes pas parvenus encore complètement, nous voilà dans l'obligation d'avouer aujourd'hui qu'à notre profond regret nous n'avons pu insérer dans le journal ni un compte rendu du récent congrès de cette fédération, ni une réplique qui lui était faite. La publication de l'un et de l'autre ne pouvant qu'accroître le différend et aviver des haines inextinguibles.

Les camarades du Midi et d'ailleurs comprendront-ils notre attitude ? Qu'ils sachent, en tout cas, que les délégués à la C. A. préféreraient démissionner en bloc que de travailler à diviser un peu plus les anarchistes-communistes.

Nous avons accepté d'accomplir une besogne d'union, nous n'en ferons pas une autre.

Puisque rien ne se fait sans rien et que le maudit argent est un facteur d'échanges indispensables aujourd'hui à notre intensification, nous sommes de « taper » les copains.

Nous avons donc adressé aux meilleurs d'entre eux une liste de souscription — dont nous parlons en première page — à laquelle nous espérons qu'ils feront bon accueil. Que ceux que nous aurions oubliés ne se mortifient pas, nous n'avons sans doute point leur adresse, et nous envoie- ront même leur adresse.

PARIS-BANLIEUE

Fédération Parisienne. — Samedi 6 octobre à 20 h. 30, 72, rue des Prairies, réunion du Comité d'initiative. Nous insistons sur la nécessité de la représentation de tous les groupes à cette réunion et surtout d'être exact, l'ordre du jour étant très chargé. Que la campagne qui s'engage contre les expulsions administratives soit le point de départ d'un renouveau d'activité et de cohésion des efforts pour intensifier la propagande communiste libertaire.

Groupe Rive-Droite. — Jeudi 4 octobre, de 20 à 22 heures, café Copernic, rue de Sambre-et-Meuse. Le groupe adresse un pressant appel à tous les anarchistes communistes de notre idéal d'œuvre effectivement à la propagation de notre idéal.

Groupe anarchiste-communiste Rive Gauche. — Mardi prochain 9 octobre, à 20 h. 30, réunion, 10, rue de l'Arbalète, dans le 5^e. Invitation aux lecteurs du « Libéraire ».

Groupe régional de Bezons. — Pour notre meeting, les camarades du groupe sont priés d'être samedi 5 octobre, à 20 h. 15 précises, à l'ancienne mairie. Olivia est particulièrement invitée.

Groupe Libertaire de Saint-Denis. — Réunion vendredi 5 octobre, à 20 h. 30, Bourse du Travail.

Note : Que tous les camarades soient présents à 20 h. 30 précises. Que les camarades restant loin fassent un effort afin que tous soient présents.

Groupe de Livry-Gargan. — A la suite de la réunion du 29 septembre, le groupe a décidé d'intensifier la propagande et l'action, en faveur du droit pour les camarades étrangers de militer dans les organisations ouvrières de ce pays. A ceux que ce travail intéresse, nous faisons un appel pressant. Aux camarades étrangers qui voudraient nous aider pécuniairement nous demandons de ne pas hésiter à le faire. Pour tout envoi de fonds et renseignements, s'adresser au camarade James Cro- net, 42 bis, allée Montpensier, Livry-Gargan (S.-et-O.).

Groupe de Franconville. — Nous rappelons que les réunions du groupe ont lieu les premiers et quatrièmes samedis de chaque mois, que tous les amis et sympathisants de la région viennent nous aider et coopérer au développement des efforts. Rendez-vous chez Jacques, route d'Ermonville.

Groupe anarchiste régional de Villeneuve-Saint-Georges. — Samedi 6 octobre, à 20 h. 30, salle du Pont-de-Per, rue du Pont, à Villeneuve-Saint-Georges, réunion du groupe. Causette par un camarade. Entrée libre. Appel aux anarchistes et sympathisants des localités voisines : Valençon, Croissy, Yerres, Montgeron, Brunoy, Draveil, Vigneux, Villeneuve-le-Roi, Athis-Mons pour assister à nos réunions et venir grossir les effectifs du groupe.

P. S. — Le Libéraire est en vente chaque semaine aux librairies 92 (face la gare) et 68, rue de Paris, à Villeneuve.

PROVINCE

Groupe d'études sociales d'Angers. — Le groupe se réunira le mardi 9 octobre à 20 h. 30, Bourse du Travail, lieu habituel. Ordre du jour : derniers préparatifs de la conférence Lizaré- vitch ; causerie par Bonnaud, sur l'analyse du livre de Makéno « La Révolution Russe en Ukraine » ; commentaires et discussion ; distribution à certains camarades des questions posées par l'enquête du groupe Dielo Trouda. Nous envisageons également un meeting en novembre contre les expulsions administratives. Tous les camarades sont priés d'être présents, il ne faut pas se contenter d'adhérer, il faut également collaborer au travail. Appel est fait aux lecteurs du « Libéraire » et du « Flambeau ».

Pour le Groupe : F. Bonnaud.

Groupe de Lille. — Les camarades sympathisants et lecteurs du « Libéraire » sont invités à assister à nos réunions qui ont lieu tous les samedis, 142, rue de Wazemmes. Alons, camarades, un bon mouvement, des tâches ardues nous sollicitent, soyez nombreux à nos prochaines réunions.

Groupe d'études sociales d'Orléans. — Le groupe se réunit chaque semaine. S'adresser à Raoul Colin, 31, rue des Murlins. Appel aux sympathisants du « Libéraire ».

Le groupe de Toulouse se déplaçant à Colomiers samedi, la réunion est remise au dimanche à 15 heures.

Que tous les camarades et sympathisants soient présents afin d'envisager les moyens de continuer la campagne pour Vial. Réunion chez Tricheux, 16, rue du Peyroux. — Pour le groupe : Yvan Pau.

TRIBUNE FEDERALE DU BATIMENT

DES TOURS DE... SARRAUT

Quelques bâtardeaux qui se prétendent Républicains et même socialistes, relents de préloires où l'on ne veut même plus de leurs services, s'essient encore de nos jours, à se poser en champions de ce qui devrait être une Démocratie.

Ces ex-chefs maîtres que la politique démagogique a enrichis ne résistent en somme, que les piliers d'une institution à base essentiellement bourgeoise et parasitaire qui sombrera un jour ou l'autre dans la dégradation et l'abjection.

De l'autre, à Poincaré, les chefs de notre troisième catin n'ont jamais montré au peuple — en guise de Démocratie — autre chose ; qu'ils entendaient rester maîtres de la situation.

L'ombre de Waldeck-Rousseau seule, et encore ? pourrait peut-être répondre au sourire à la dame coiffée du bonnet Phrygien.

Prisons, bagues, bannis de leurs pays d'origine, c'est la loterie du jeu de la répression féroce que ces gens qui jouent au « République », font jouer sur le dos des révolutionnaires ou plus simplement des syndicalistes.

Ainsi nous ne sommes pas de ceux qui suivent les « chefs » d'un soi-disant parti communiste, nous sommes des communistes, nous sommes des révolutionnaires, nous sommes des adversaires irréductibles des uns et de l'autre, mais toute compassion mise à part, il nous apparaît actuellement que la répression, ces temps-ci, s'est plutôt acharnée contre des partisans à la petite semaine et contre des doctrinaires dont la loi nous paraît singulièrement atrophiée.

Sous des apparences fautesseuses, les dirigeants actuels de la catin, paraissent vouloir donner le change, en poursuivant de ci et de là, quelques militants qui certainement n'auront pas pris les précautions d'usage et auront sans doute oublié d'arroser la meute de leurs poursuivants.

En interdisant les manifestations soi-disant « communistes » qui ne sont en réalité que des mouvements de coleries et de faibles et non de masses, mouvements sporadiques, disaient Monmoussin, le Gouvernement et son Excellence Sarraut se couvrent de ridicule.

Il nous donne ainsi une importance à ce qui n'en a pas : le véritable peuple ne répondant pas à ces mots de désordre d'un parti « mort-né ».

Cela cache sans conteste possible toute la basse politique de gouvernants tout occupés à sauver une situation financière obérée, qu'on le veuille ou non.

Cela couvre toute la cuisine nauséabonde qui s'exhale à la foire interlope de Genève qui, sous le prétexte du « désarmement », vend la soie aux nations contractantes de s'armer jusqu'aux dents.

Cela fait oublier le discours de Loucheur prononcé dimanche à Villeneuve-sur-Lot : le « prolétaire » prolo-propro recevant 7.500 francs d'avance pour construire sa maison, nous réserve qu'elle soit construite par des jeunes des ténérailles, des non-qualifiés payés au dessous des tarifs syndicaux, violant la loi des 8 heures, mercenaires laissés pour compte des Pissard, Mussolini, Primo de Rivera et autres Pissard.

Cela laisse entendre que le laissez-aller scandaleux de la vie plus chère va continuer, que Chéron Mottes de beurre, pommes de terre, continuera à laisser trafiquer les mercantis expédiés à l'étranger (qui les réexporte chez nous, les prix triplés) les denrées de première nécessité.

Chéron Mottes de beurre, etc., c'est à brève échéance le kilo de pain à 3 francs.

Faut-il rappeler que jadis, le père des Cours Chevalines le père Méline, surnommé « Pain cher » parce qu'il avait autorisé la vente du pain de quatre livres à quinze sous, fut renversé du piédestal gouvernemental comme un vulgaire sac de gravats.

Tout cela est la continuation de l'expérience Poincaré issue d'un Clemenceau édulcoré. Répression imbécile appliquée à ceux qui permet à ces nouveaux Huns de se poser en martyrs et d'accroître (ils sont roublards) leur triste propagande.

Le Sarraut, élève du Perd la Victoire, du vieux Chouan Jacobin Clemenceau, n'a rien inventé en matière répressive, pas même le Coup du Sou du Soldat du Bâtiment de 1912.

Il s'agissait à l'époque d'étouffer la révolte des gars du Bâtiment qui demandaient la journée de 9 heures et de la « rallonge » aux salaires dérisoires, payés alors.

Aujourd'hui, c'est à Lyon que ce Sarraut réédite le « Coup du Sou du Soldat », mais sous un nouveau mode : le Coup de l'escroquerie à l'assurance, tout cela pour faire avorter un mouvement de grève générale dans notre industrie à pays des Gones, des Gnatron et d'Herriot.

Ce coup de... Sarraut prouve subordonnement que les contentieux des Compagnies d'Assurances sont tabous, qu'eux seuls ont le droit de légitimer sur l'incapacité des accidentés du travail (ils sont nombreux, hélas dans le Bâtiment).

Des escrocs, Albert le Sarraut en trouvant dans le monde interlope des plaideurs et des médecins marionnettes, des agents d'assurance discutant d'une « affaire » entre le billard, la belle et le « l'export-cass ».

Pour trois mercantis dégoûtés deux... Sarraut se battaient, l'un, Chéron Mottes de beurre, etc., voulait les conserver et l'autre les... mettre à l'ombre. Un semblant de répression, couvre une répression plus atroce.

Il n'y a pas qu'à Lyon qu'exerce le « Radical » Sarraut, à Paris même on son « collaborateur » Chiappe met au service du patronat ses Tout Neufs sortis seulement d'hier de la charrie et des champs.

Actuellement en effet, des conflits journaliers

éclatent entre gars du Bâtiment et leurs exploités.

Des réunions de chantiers ou d'ateliers, préparent les gars à l'action revendicatrice. Le lendemain, les camarades chargés de faire appliquer non des mots d'ordre mais des décisions corporatives, sont fort surpris de voir les gars gardés par les forces policières. L'intérieur de Sarraut a donné.

En effet, il n'est pas de jour que les « collègues » viennent faire leur pas du hareng saur à la porte de nos chantiers.

Eh quoi ! Qu'y a-t-il de surprenant à voir les « Bombarbs » garder les bâtisses en construction.

Alors, c'est vrai, que la plupart du temps, les gars ne veulent pas travailler sous l'œil goujard des « Tiges » débrident par eux-mêmes et sans barguigner.

Rien ne nous surprend, pas plus à Lyon, qu'à Paris, la Maison « Bourmann et l'Agri- che » pleine de mansuétude devant les coffres-forts capitalistes, rend ainsi un salutaire service à nos copains dont quelques-uns se rappellent encore le bienheureux temps de l'affaire Bonnot, où il ne s'agissait que d'être vêtu d'un Lafont et d'un coltin pour être immédiatement passé à l'acte.

Il est à remarquer et cela judicieusement, que chaque fois que les exploités revendiquent des salaires meilleurs ou une diminution d'heures de travail, la police est sur les dents, les banquiers marionnettes, les mercantis, les contentieux d'assurance peuvent dormir tranquilles.

Quand l'on crie au « Voler » c'est un terrassier, un cimentier, un maçon ou un charpentier qu'on arrêtera et alors il sera prouvé que la justice chère à Sarraut et Loucheur-Tachérons aura eu un semblant d'efficacité.

Faut-il s'étonner pour cela ? Non pas. Même au contraire le chapitre des revendications reste ouvert pour nous. Il ne sera pas dit qu'en République il sera interdit de revendiquer plus de mieux être et de liberté.

Les 8 heures sont à garder précieusement. Il nous faut des salaires permettant de vivre décemment, nous saurons conserver les uns et arracher les autres.

Ce ne sont pas les coups de... Sarraut qui nous empêcheront de revendiquer notre droit à la vie et nous revendiquerons.

Les bourgeois pourraient-ils ruer, les « tiges » se casser les En Bourgeois, en crever de rage, la loi du ventre aura raison de la loi du riche et même de la loi tout court : le temps est à l'action et les gars doivent mettre tout en œuvre pour agir. La 13^e Région Fédérale.

PATRONAT DE DROIT DIVIN PATRONS DE COMBAT

Quelques-uns de ces divinités méritent de passer à la postérité.

Nous voulons dire par là que leur esprit mesquin et rétrograde nous font un devoir de le signaler à l'attention des prolétaires du Bâtiment.

Un certain Delan Charles opère à Saint-Cloud. Comme ouvrier demandant de la « rallonge » il refusa catégoriquement et comme un mouvement était déclenché, il fit garder son chantier par les chômeurs à Chiappe.

A la reprise du boulot, il renvoja les militants et fit venir un ténérail pour le suppléer. Il refusa même de recevoir les délégués et menaça de faire arrêter ceux qui auraient été revêches et nous espérons qu'un jour prochain les gars vont se mettre à l'action salvatrice qui consiste à nettoyer leurs chantiers de la vermine de pleutres et de jaunes qui les peuplent.

Hardi les gars, revendiquez, ayant confiance en vous-mêmes, vous osez même par votre tenacité et votre volonté le bien-être actuel vous avez droit.

La 13^e Région Fédérale.

(1) Depuis, le Brachhausen devant l'attitude énergique de nos camarades du S.U.B., a été dans l'obligation de lâcher du lest.

Il a accordé la rallonge qui était à la base du conflit et après cinq mouvements de chantiers, a été dans l'obligation de reconnaître les délégués.

Donc, que chacun s'imprègne de son devoir et des victoires seront encore à enregistrer.

La 13^e Région.

Faisant la source oreille aux demandes constantes d'amnistie pour des milliers de prisonniers, il se venge d'eux et transforme les prisons en un véritable enfer... Quotidiennement, et au moindre prétexte, les détenus sont soumis à des tortures inouïes. Pour un rien, on les punit de cachot qui dure souvent jusqu'à 3 mois. A la prison centrale de Sofia, 130 détenus furent condamnés à 1 mois de cachot pour avoir « fêté » en prison la journée du 1^{er} mai. L'un d'eux, l'instituteur Nicolas Iliev, est décédé dans le cachot. « Les détenus sont placés ici, non pour une cure, mais plutôt pour finir ici leurs jours », déclara une fois le chef de cette prison.

Citons quelques exemples typiques pour ces derniers temps.

L'instituteur André Krestoff, tchèque connu, végétarien et antimilitariste, finit par irriter avec ses articles de journaux, les patriotes « actifs » qui s'étaient spécialisés dans des discussions sans trace, d'après l'expression d'un journal bourgeois. On commença, donc, une campagne acharnée contre Krestoff dans le journal « La Patrie », organe de la Ligue Militaire tout-puissante. Ensuite, il reçut une lettre de menaces. Et enfin, le 11 mai 1928, il fut, soi-disant, appelé chez sa sœur par un télégramme de Sofia où elle se trouvait en effet. Il quitta donc sa ville natale, Vidine, et se rendit à Sofia. Là, à la gare, il disparut sans traces. Depuis, on lui-même ni son cadavre ne furent jamais retrouvés.

Le 24 juin 1928, le rédacteur du journal « Mladjka Douma », Stéfanoff, arriva à Vratza pour y organiser un petit cercle de jeunesse ouvrière, ce qui est permis par les lois en vigueur. Le cercle fut organisé le 25 juin. Au cours de la nuit suivante, la police fit irruption dans les logements des membres du nouveau cercle et, après avoir arrêté 6, ainsi que Stéfanoff, les déposa tous à l'« Ouprava » du district. Là, ils furent reçus par le chef en personne. Après un « accueil » habituel dans ces cas, ce dernier donna l'ordre de les conduire « là-haut » et de leur « casser les os ». A minuit, on commença à les conduire « là-haut ». Pendant deux heures, Stéfanoff entendit les gémissements et les cris de ses camarades, sentant venir son propre tour. Six policiers se ruèrent sur lui dans une chambre sans lumière. Avec des crosses de fusils et avec des ceintures, on lui arrachait des cheveux, etc. Ensuite, on le déchaussa, on lui ses pieds ensemble, on l'attacha au dos d'un lit de fer, les talons en haut, et tous les six se mirent à l'œuvre : deux s'assirent sur sa poitrine, l'un lui tenait les pieds, un autre lui serrait la bouche, et les deux derniers le frappèrent sur les bords des pieds avec des baguettes de fusils. Enfin, fatigués, ils le détachèrent, le précipitèrent du haut de l'escalier et, après quelques autres tortures, le jetèrent dans un cachot noir, sale et si petit, qu'on ne pouvait y rester autrement que couché. Il resta 6 jours dans cette situation, se torturant à cause de douleurs aiguës. Après quoi, on le conduisit à la gare et on lui ordonna de rentrer à Sofia.

Le 6 juillet, le détenu politique Emil Markoff, à la Prison Centrale de Sofia, fut conduit par les gardiens dans la cour pour nettoyer une bicyclette. Son travail terminé, il demanda à être reconduit dans sa cellule. Offusqués « par ce rappel, les gardiens se jetèrent sur Markoff, le frappèrent jusqu'à ce qu'il perdît connaissance, et le jetèrent ensuite dans un cachot humide pour un délai inconnu. Souffrant et

blessé par les gardiens, Markoff déclara la grève de la faim. On ne sait pas ce qu'il est devenu depuis.

Dernièrement, on a commencé à transférer et à installer un grand nombre de détenus politiques dans la prison de Silivens. A ce propos, les reclus de cette prison firent parvenir à des amis une lettre où ils disent ce qui suit : « Le plus terrible ici, ce sont les coups et les cachots. Ces derniers sont si horribles que les organismes les plus sains et les plus vigoureux y deviennent des squelettes en peu de temps. Dans aucune autre prison, les cachots ne sont aussi redoutables. Ils n'ont que 2 mètres 1/2 de profondeur ; bâtis en ciment, froids, humides, et sans air frais, ils ressemblent à des cercueils où l'on met des hommes vivants pour en faire sortir des malades. On y jette les détenus pour un rien et on les y martyrise si cruellement que les malheureux ne pourront plus, après cela, traîner longtemps. Ce sont les soldats, les gardiens et assez souvent, le chef de prison lui-même qui martyrisent. Souvent, rentrant saoul la nuit, le chef de la prison, pour s'amuser, descend dans les cachots pour frapper les reclus. Ce traitement est tel que les détenus installés à la prison de Silivens sont condamnés à une mort certaine. Les cas pareils sont déjà nombreux. Dernièrement, trois détenus politiques périrent de cette façon : Théodor Tchakaloff, Stéphan Kourdoft et George Pavloff.

Telle est la prison où l'on fait transférer actuellement les détenus politiques de toutes les autres prisons de la Bulgarie... Les camarades en prison comptent sur la solidarité de ceux qui sont en liberté... »

Comité de Secours aux Anarchistes persécutés en Bulgarie

P. S. — Envoyer les fonds à P. Odéon, 72, rue des Prairies, Paris (20^e).

LA RÉACTION s'accroît en Bulgarie

Après 5 ans de terreur fasciste, la réaction recommence à s'accroître en Bulgarie ces temps derniers. Sait-on, par exemple, que lorsque, après le tremblement de terre, quelques organisations d'étudiants et d'ouvriers prirent l'initiative de collecter au profit des victimes, les autorités, cherchant à étouffer toute initiative autre que la leur, assaillirent avec leur cruauté coutumière les initiateurs de ces collectes ? Plusieurs journaux ouvriers et même bourgeois qui osèrent émettre quelque critique de l'« organisation » officielle des secours, furent confisqués et mis à l'index. Les prétextes pour les persécutions ne leur manquaient pas ! Ainsi, le mouvement de grève ayant pris de l'ampleur en Grèce, ceci servit de prétexte à des persécutions des éléments de gauche en Bulgarie. La peur du mouvement ouvrier secoua les fascistes bulgares à un tel point qu'ils prirent des mesures les plus rigoureuses contre ceux que l'on soupçonnait avoir des sympathies pour les grévistes.

Tous les jours, tel ou tel autre journal est suspendu, le rédacteur responsable arrêté, traîné devant le tribunal et condamné à de longues années de réclusion. Ainsi, le rédacteur d'un journal de théorie « Natchalo », le camarade Dimitri Andonoff, vient d'être condamné par le tribunal de Sofia à 5 ans de prison et à 50.000 levass d'amende pour la propagation des idées d'un renversement violent de l'Etat. On lui incrimina trois articles purement théoriques.

Le rédacteur du journal anarchiste, « L'Ouvrier Libre », a été, également, arrêté et accusé. Plusieurs autres rédacteurs de différents journaux ou revues sont menacés de réclusion. C'est le cas des journaux et revues suivants : « Novini », « L'Unité », « Mladjka Douma », « Nakovalnia », « La Renaissance Agricole », etc.

Chaque policier a le droit de confisquer les journaux et revues qui lui déplaisent dans n'importe quel kiosque ou chez n'importe quel vendeur. Très souvent, les lecteurs de ces journaux sont arrêtés et frappés à mort. En plusieurs endroits éloignés du centre, les autorités locales suspendent arbitrairement la vente de journaux non-gouvernementaux.

Les organisations professionnelles soi-disant protégées par la loi sont dissoutes par la police sitôt constituées. Leurs membres, avant même d'avoir fait un geste quelconque, sont assaillis et cruellement frappés. Partout dans les quartiers ouvriers, des postes de détectives sont installés à proximité des usines et fabriques. Ces gens-là surveillent tous les mouvements des ouvriers.

Toutes les organisations non-fascistes de la jeunesse, telles que, par exemple, les cercles égarés, l'« Union d'Élèves neutre contre l'alcoolisme », et autres, furent fermées par ordre des autorités centrales.

La cherté de la vie et le chômage augmentent tous les jours. Des spéculateurs, des marchands, des chenapans de toute espèce, dévalent la population pauvre et malheureuse, ouvertement et cyniquement, presque avec approbation des milieux gouvernementaux. Fréquents sont les cas où les patrons, ne voulant pas payer leurs ouvriers, recourent au concours de la police secrète qui arrête et frappe les ouvriers sans aucune raison. Les salaires des ouvriers sont ramenés à un niveau dérisoire : de 750 levass (140 fr.) à 1.125 levass (215 fr.) par mois, tandis que le Bureau Statistique Central indique 2.173 levass comme minimum nécessaire.

Cependant, l'approche d'une famine générale se fait sentir de plus en plus. Non seulement dans les régions éloignées du centre, mais même dans des villes telles que Plovdiv, la misère et l'épuisement de la population pauvre atteignent l'extrême limite.

Beaucoup de gens se laissent emporter par le désespoir. Tous les jours, les journaux citent de nombreux suicides, il y avait un cas de 16 par jour.

Quant au gouvernement, au lieu de chercher à soulager le sort de ses « sujets », il a l'air de faire, au contraire, tout son possible pour l'aggraver.

Faisant la source oreille aux demandes constantes d'amnistie pour des milliers de prisonniers, il se venge d'eux et transforme les prisons en un véritable enfer... Quotidiennement, et au moindre prétexte, les détenus sont soumis à des tortures inouïes. Pour un rien, on les punit de cachot qui dure souvent jusqu'à 3 mois. A la prison centrale de Sofia, 130 détenus furent condamnés à 1 mois de cachot pour avoir « fêté » en prison la journée du 1^{er} mai. L'un d'eux, l'instituteur Nicolas Iliev, est décédé dans le cachot. « Les détenus sont placés ici, non pour une cure, mais plutôt pour finir ici leurs jours », déclara une fois le chef de cette prison.

Citons quelques exemples typiques pour ces derniers temps.

L'instituteur André Krestoff, tchèque connu, végétarien et antimilitariste, finit par irriter avec ses articles de journaux, les patriotes « actifs » qui s'étaient spécialisés dans des discussions sans trace, d'après l'expression d'un journal bourgeois. On commença, donc, une campagne acharnée contre Krestoff dans le journal « La Patrie », organe de la Ligue Militaire tout-puissante. Ensuite, il reçut une lettre de menaces. Et enfin, le 11 mai 1928, il fut, soi-disant, appelé chez sa sœur par un télégramme de Sofia où elle se trouvait en effet. Il quitta donc sa ville natale, Vidine, et se rendit à Sofia. Là, à la gare, il disparut sans traces. Depuis, on lui-même ni son cadavre ne furent jamais retrouvés.

Le 24 juin 1928, le rédacteur du journal « Mladjka Douma », Stéfanoff, arriva à Vratza pour y organiser un petit cercle de jeunesse ouvrière, ce qui est permis par les lois en vigueur. Le cercle fut organisé le 25 juin. Au cours de la nuit suivante, la police fit irruption dans les logements des membres du nouveau cercle et, après avoir arrêté 6, ainsi que Stéfanoff, les déposa tous à l'« Ouprava » du district. Là, ils furent reçus par le chef en personne. Après un « accueil » habituel dans ces cas, ce dernier donna l'ordre de les conduire « là-haut » et de leur « casser les os ». A minuit, on commença à les conduire « là-haut ». Pendant deux heures, Stéfanoff entendit les gémissements et les cris de ses camarades, sentant venir son propre tour. Six policiers se ruèrent sur lui dans une chambre sans lumière. Avec des crosses de fusils et avec des ceintures, on lui arrachait des cheveux, etc. Ensuite, on le déchaussa, on lui ses pieds ensemble, on l'attacha au dos d'un lit de fer, les talons en haut, et tous les six se mirent à l'œuvre : deux s'assirent sur sa poitrine, l'un lui tenait les pieds, un autre lui serrait la bouche, et les deux derniers le frappèrent sur les bords des pieds avec des baguettes de fusils. Enfin, fatigués, ils le détachèrent, le précipitèrent du haut de l'escalier et, après quelques autres tortures, le jetèrent dans un cachot noir, sale et si petit, qu'on ne pouvait y rester autrement que couché. Il resta 6 jours dans cette situation, se torturant à cause de douleurs aiguës. Après quoi, on le conduisit à la gare et on lui ordonna de rentrer à Sofia.

Le 6 juillet, le détenu politique Emil Markoff, à la Prison Centrale de Sofia, fut conduit par les gardiens dans la cour pour nettoyer une bicyclette. Son travail terminé, il demanda à être reconduit dans sa cellule. Offusqués « par ce rappel, les gardiens se jetèrent sur Markoff, le frappèrent jusqu'à ce qu'il perdît connaissance, et le jetèrent ensuite dans un cachot humide pour un délai inconnu. Souffrant et

blessé par les gardiens, Markoff déclara la grève de la faim. On ne sait pas ce qu'il est devenu depuis.

Dernièrement, on a commencé à transférer et à installer un grand nombre de détenus politiques dans la prison de Silivens. A ce propos, les reclus de cette prison firent parvenir à des amis une lettre où ils disent ce qui suit : « Le plus terrible ici, ce sont les coups et les cachots. Ces derniers sont si horribles que les organismes les plus sains et les plus vigoureux y deviennent des squelettes en peu de temps. Dans aucune autre prison, les cachots ne sont aussi redoutables. Ils n'ont que 2 mètres 1/2 de profondeur ; bâtis en ciment, froids, humides, et sans air frais, ils ressemblent à des cercueils où l'on met des hommes vivants pour en faire sortir des malades. On y jette les détenus pour un rien et on les y martyrise si cruellement que les malheureux ne pourront plus, après cela, traîner longtemps. Ce sont les soldats, les gardiens et assez souvent, le chef de prison lui-même qui martyrisent. Souvent, rentrant saoul la nuit, le chef de la prison, pour s'amuser, descend dans les cachots pour frapper les reclus. Ce traitement est tel que les détenus installés à la prison de Silivens sont condamnés à une mort certaine. Les cas pareils sont déjà nombreux. Dernièrement, trois détenus politiques périrent de cette façon : Théodor Tchakaloff, Stéphan Kourdoft et George Pavloff.

Telle est la prison où l'on fait transférer actuellement les détenus politiques de toutes les autres prisons de la Bulgarie... Les camarades en prison comptent sur la solidarité de ceux qui sont en liberté... »

Comité de Secours aux Anarchistes persécutés en Bulgarie

P. S. — Envoyer les fonds à P. Odéon, 72, rue des Prairies, Paris (20^e).

blessé par les gardiens, Markoff déclara la grève de la faim. On ne sait pas ce qu'il est devenu depuis.

Dernièrement, on a commencé à transférer et à installer un grand nombre de détenus politiques dans la prison de Silivens. A ce propos, les reclus de cette prison firent parvenir à des amis une lettre où ils disent ce qui suit : « Le plus terrible ici, ce sont les coups et les cachots. Ces derniers sont si horribles que les organismes les plus sains et les plus vigoureux y deviennent des squelettes en peu de temps. Dans aucune autre prison, les cachots ne sont aussi redoutables. Ils n'ont que 2 mètres 1/2 de profondeur ; bâtis en ciment, froids, humides, et sans air frais, ils ressemblent à des cercueils où l'on met des hommes vivants pour en faire sortir des malades. On y jette les détenus pour un rien et on les y martyrise si cruellement que les malheureux ne pourront plus, après cela, traîner longtemps. Ce sont les soldats, les gardiens et assez souvent, le chef de prison lui-même qui martyrisent. Souvent, rentrant saoul la nuit, le chef de la prison, pour s'amuser, descend dans les cachots pour frapper les reclus. Ce traitement est tel que les détenus installés à la prison de Silivens sont condamnés à une mort certaine. Les cas pareils sont déjà nombreux. Dernièrement, trois détenus politiques périrent de cette façon : Théodor Tchakaloff, Stéphan Kourdoft et George Pavloff.

Telle est la prison où l'on fait transférer actuellement les détenus politiques de toutes les autres prisons de la Bulgarie... Les camarades en prison comptent sur la solidarité de ceux qui sont en liberté... »

Comité de Secours aux Anarchistes persécutés en Bulgarie